

**L. D'ASCO**  
(Lyon)  
**E. DESCLAUZAS**  
(Paris)  
RÉDACTEURS EN CHEF

**ABONNEMENTS**  
Lyon... UN AN FR. 10  
Paris et Départements... 12  
On reçoit les abonnements de TROIS  
et de SIX mois

**RÉDACTION ET ADMINISTRATION**  
6, place des Terreaux, 6  
LYON

# LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI A PARIS ET LYON ET LE VENDREDI EN PROVINCE

Mieux est de ris que de larmes écrire,  
Pour ce que rive est le propre de l'homme.  
François RABELAIS.

**A. De LATOUR**  
ADMINISTRATEUR

**ABONNEMENTS**  
Lyon... UN AN FR. 10  
Paris et Départements... 12  
On reçoit les abonnements de TROIS  
et SIX MOIS sans frais  
dans tous les bureaux de poste

**LES ANNONCES ET RÉCLAMES**  
sont exclusivement reçues  
à l'Agence V. FOURNIER  
14 rue Confort, Lyon  
à Paris, à l'Agence HAVAS  
8, place de la Bourse

## LA SUPPRESSION DES BRASSERIES DE FEMMES

### LES SOUILLURES ÉLECTORALES. --- UNE PASSION PROFONDE

Tirage justifié

**52,000 EXEMP.**

ÉDITIONS DE "LA BAVARDE"

- 1<sup>re</sup> édition — Paris.  
2<sup>e</sup> — — Lyon et la région.  
3<sup>e</sup> — — Marseille et le midi.  
4<sup>e</sup> — — Nancy et l'Est.  
5<sup>e</sup> — — Bordeaux, Havre et Ouest.  
6<sup>e</sup> — — Belgique.

La Bavarde, sera dorénavant en vente,  
le jeudi à Paris et Lyon, le vendredi  
en province et en Belgique.

Dans notre prochain numéro, nous  
indiquerons les nombreuses modifica-  
tions apportées à notre publication, par  
les nouveaux propriétaires du journal.

#### LES SOUILLURES ÉLECTORALES

En 1869, le quinze août, l'Empire célé-  
bra le centenaire de l'empereur. Le  
Chariot, Belmont des foules, répon-  
dit au Belmont des rois : cantate  
populaire que j'ai retenue, il disait, en  
parlant de Napoléon premier

Quel petit homme  
Que ce grand homme !

Il faisait moins allusion à la taille du  
héros d'Austerlitz, qu'à l'exécution du  
duc d'Enghien, qu'à l'assassinat de  
Kléber, qu'à l'empoisonnement de Hoche  
qu'à toutes ces trahisons, lentement  
combinées, par cette espèce de Fran-  
çais illustre qui avait dans les veines  
plus de sang latin que de sang gaulois.

Pourtant Napoléon était un grand  
homme ; l'horrible donne de la taille.  
Le conquérant haï, redouté, épouvan-  
table, se dresse au-dessus des masses  
de toute la hauteur de son génie.  
Plus petit que ses soldats, Bonaparte  
semblait grand comme Saul, dont la  
tête dépassait la foule. Bonaparte dé-  
passait son siècle par son dédain de  
cette chose sublime : la liberté !

Loin des grandes épopées, il n'est  
plus de grands hommes. Je ne com-  
parais point les pygmées de l'heure pré-  
sente, aux géants de l'heure dernière.  
M. de Gallifet ne sera jamais Bonaparte.  
Nous faisons des renommées avec peu  
de chose. Nos grands hommes ne sont  
que des bonhommes ; bonhommes en  
baud ruche, gonflés de tout le vent qui  
est dans nos poudrons. Car c'est nous  
qui les enflons en criant leur noms dans  
des acclamations grotesques. Parfois,  
ils crévent : alors, nous nous étonnons  
de voir à terre, leurs dépouilles, molles,  
flasques, innommables : les pires des  
loques.

M. de Bouteiller et M. Thulié sont  
nos deux derniers bonhommes —  
grands hommes à Passy. Héros de  
l'urne, ils sont apparus au-dessus des  
foules : mais des mains leur avaient offert  
des échasses.

L'élection de Passy a été une honte.  
on a couvert les murs de placards igno-  
bles qui n'étaient que de la fange en  
affiche. M. Thulié s'est fait colporteur  
en calomnies. Je ne juge pas, je cons-  
tate. Electeur, je ne sens atteint dans  
ma dignité. Je ne m'explique point les  
candidats s'attendant au coin d'une cir-  
conscription, comme au coin d'un car-  
refour, la nuit, et se jetant à la figure  
des malpropres qui ne sont peut-être  
que du vitriol politique. « Nos candi-  
dats sont à couteaux tirés », me disait  
un brave homme d'électeur, bien em-  
barrassé. Rien de plus juste, l'élection  
de Passy était une élection à coups de  
couteaux.

Le diable me garde de causer politi-  
que. La politique est une duègne dont  
je ne saurais retrousser les jupons. Elle  
n'a rien de séduisant, même quand  
Tiers l'a courtisée. Mais j'aime — plus ou

moins oceué — assister au spectacle  
des élections d'aujourd'hui.

A Lyon, il y a trois ans, on élisait  
Bonnet-Duverdier contre Crestin et  
Thiers. — Un Thiers de province très  
en raccourci. — Les murs racontèrent  
aux yeux étonnés des infamies sans  
nom. Les mots voleur et faussaire s'y  
étaient en grosses lettres, on se mon-  
tra le poing dans les réunions publi-  
ques. Il y eut un homme étouffé à la  
Perle ; un autre, à moitié assommé, à  
l'Alcazar.

Le résultat du scrutin eût pu être  
proclamé par un gendarme. Au dire  
des adversaires, les candidats ayant  
mérité le baigne, sinon l'échafaud.

La petite ville avait fouillé dans la  
vie privée, elle en était revenue macu-  
lée de tout ce qui peut sortir d'un in-  
triguant. Il y eut une impression de ma-  
laise. Entre temps et faute de mieux,  
on s'occupa des femmes ; on ôta le ca-  
leçon des prétendants. L'urne a des im-  
pudeurs de matrone. O honte ! on dé-  
couvrit une maîtresse dans le cœur d'un  
candidat. Les sales passions étaient en  
éveil. Pots-de-vins et pots d'autre chose,  
durant trois semaines, l'étranger eut  
ce spectacle gratuit.

Paris, la grande ville, a gagné cette  
fièvre malsaine. Passy après la Guillo-  
tière. Les élections ont leur maladie  
honteuse : écoulements d'injures récents  
ou invétérés. Les petits papiers sont  
une purulence. Le mal a pris naissance  
Chaussée-d'Antin, dans l'officine Gam-  
betta.

Comme à Belleville, il y a deux ans,  
Passy, hier, souffrait d'un Reinach.

On a fait l'histoire d'un ruban : le  
ruban de M. de Bouteiller. M. Thulié  
savait avoir pour collègue un indigne.  
Il nomma, on ne s'opposa pas, à ce que  
cet indigne fût nommé président du con-  
seil municipal. Président Paris, une vé-  
rité. Mais s'asseoir au Palais-Bourbon :  
halte-là ! d'aucuns croient qu'il s'écia :  
halte-là ! parce qu'il voulait aller là-bas.  
Non, M. Thulié est une conscience ; il  
en souffrait, ayant dessus le ruban  
rouge de son collègue. Il déterra une  
vieille histoire peu édifiante.

N'importe, M. de Bouteiller sera élu,  
et quand il passera dans les rangs du  
peuple, on s'écartera instinctivement  
de l'ancien officier de marine. Il aura  
toujours sur son front un peu de la  
boue déposée par Thulié, le pur. Pé-  
rier ne se lave pas de Lesueur. Il y a  
des odeurs qui restent.

Le suffrage universel a de sots amis :  
c'est dommage, il vaut mieux que ceux  
qui le servent. Le malheur, c'est qu'il  
compromet la France. Les hommes du  
Palais-Pourbon ont de singuliers dos-  
siers. Je m'explique qu'ils hésitent dé-  
vant le vote de la loi sur les récidivis-  
tes. Plus d'un, — d'après ses adversai-  
res, — a mieux mérité la Nouvelle-Ca-  
lédonie que Coco dit le Jaune. Envoyer  
un homme à la Chambre, c'est le dési-  
gner pour Nouméa. Les élections sont  
devenues des dissolvants : on y plonge  
le candidat — qui est un homme — et  
l'on en ressort l'élu qui n'est plus qu'un  
gredin. Le pays y perd. On a érigé le  
reportage à la hauteur d'une institu-  
tion.

Il y a des Tricoche et des Cacolet à  
la solde des ambitieux. Et les élections-  
deviennent, de plus en plus, des souf-  
flets appliqués sur la joue de la France.

Certes, la place ne peut pas être à  
l'homme de bien — qui est un obscur.  
On ne remarque que celui qui s'agite.  
Pour arriver premier, il faut faire des  
couades, enfouir des côtes, bousculer  
des faibles. Ou bien, encore, montrer  
des lions soumis — comme Gambetta  
montrant Spuller — ou jouer de la grosse  
casse sur une place publique. Mangin,  
le marchand de crayons, avait la taille  
d'un ministre. Si Sarah Bernhardt était  
un homme : M. Grévy ne serait pas  
quinze jours président de la Républi-  
que. Elle serait d'une rude force pour  
la parole électorale, cette juive qui  
joue aussi aisément des cymbales que  
de la prunelle.

Lorsqu'un pays est en mal de député,  
que vomit-il ? Une nullité bruyante. Il  
y a, dans les provinces, des vétérinaires  
qui font souche. Leur connaissance de  
l'âne, les place au premier rang : on  
choisit, d'ordinaire, un homme qui con-  
naît d'une défécation ; on ne trouve pas,  
tous les jours, son chemin de Damas.  
Brialon, le farouche Lyonnais, ne fit  
pas de liaisons grotesques que dans ses  
discours. Il eut un drapeau tricolore

pâle, avant le drapeau rouge. Il cher-  
chait sa voie, il l'a trouvée devant Por-  
talès, qui lui, du moins, a l'audace de  
ses théories.

Un jour, un jeune avocat se présenta  
à Chantilly : on l'admit auprès des  
princes. Cet inconnu, à la chevelure  
léonine, maigre, dans une redingote  
trop longue, offrit aux descendants de  
Philippe-Egalité une plume encore  
vierge. Il parlait avec feu de la res-  
tauration possible de la monarchie néces-  
saire. Coq demandant à chanter pour le  
coq. Les princes ne flairèrent pas le  
maître, le tribun puisant sous l'enve-  
loppe du Bohême. Ce fut grand dom-  
mage pour eux. Peut-être, à l'heure ac-  
tuelle, la branche cadette habiterait-  
elle le Louvre : cet inconnu, capable de  
restaurer un trône, et qui fonda une  
République, s'appela Léon Gambetta.

Beaucoup de purs qui tentent les  
épreuves suprêmes du suffrage, ont  
derrière eux ce passé compromettant ;  
mais, ayant toutes les hardieses, ils  
ont toutes les audaces. J'emploie le mot  
de Danton, à regret. Leur audace, après  
tout, n'est peut-être que du toupet.

Le procédé Gambetta est funeste : il  
diminue nos renommées politiques, déjà  
si diminuées. Les petits papiers malpro-  
pres souillent la France.

Et je me prends à évoquer le souve-  
nir des jours épiques de la Convention.  
On s'injurait alors en se montrant le  
poing, comme Louvet à Guadé ; on se  
reprochait d'être traître à la patrie et  
d'attenter à la liberté ; mais on ne fran-  
chissait point les murailles de l'alcôve.  
On s'insultait debout, face à face, terri-  
ble mais superbe.

Les hommes de la Convention — les  
tribuns héroïques dont nos députés  
sont les singes, s'éclaboussaient parfois  
avec du sang ; avec de la boue : jamais !

E. DESCLAUZAS

#### LE RUCHÉ

A Marie Gratton.

Le ciel avait bûni ce couple.  
Sur le bras d'un mari trop vieux,  
Triste, balançant son corps souple,  
Elle suivait le sol des yeux.

Je ne remarquais ni sa hanche,  
Ni son torse, splendide à voir.  
Mais un point de dentelle blanche  
Émergeant du corsage noir.

Il accusait la courbe et le cou,  
De la poitrine et, tout à-coup,  
Avec des frissons de luxure,  
Il s'enroulait autour du cou.

Et ce rien, ce chiffon de femme,  
Tout négligemment cousu là,  
Me fit je ne sais quoi dans l'âme,  
Et depuis, toujours me trouble.

Note claire, en l'ombre, il éclaie  
Sur la rondeur des seins blottis ;  
Ainsi qu'une langue de chatte  
Qui vient de lécher ses petits

Plein d'une retenue exquise  
Et, cependant malicieuse,  
Il semble un peu de la chemise  
Affrontant le verdict des yeux.

Avec sa dentelle novice  
C'est très indécemment qu'il point  
Et comme un fanfaron du vice  
Il fait croire ce qu'il n'est point.

Car il est très chaste et très sage  
Vertueux comme on en voit tant,  
Mais à la porte du corsage  
Il semble raccrocher, pourtant.

...Je revois ce bout de dentelle  
Qu'elle savait si bien grouper,  
Cette épouse d'un vieillard, trop belle,  
Trop belle pour ne pas tromper.

Car cette dentelle en détresse,  
Trahisait adorablement  
Un corsage ouvert par l'ivresse  
Et fermé trop hâtivement

KARL MUNTE.

#### SUPPRESSION

##### DES BRASSERIES DE FEMMES

La vertu n'est pas un mythe, la preuve  
c'est que je ne vois de vertu nulle part  
et que les mites se fourrent partout...  
J'avais écrit cette phrase, que Commer-  
son eût signée, quand je lus sur les co-  
lonnes de nos édifices publics cette af-  
fiche étonnante :

#### AUX ÉTUDIANTS

RÉUNION VENDREDI PROCHAIN  
à la salle de l'Hermitage

Ordre du jour :

Entrée : 50 centimes

Il y avait encore des sages au quar-  
tier. Les pères de famille qui expédient  
chaque année leurs illustres rejetons  
dans la Gomorre moderne se sentent  
tressaillir d'aise. Paris se purifie. Un  
souffle chaste passait sur ces fronts bri-  
llants. Tous ces Collines devenaient des  
Joseph, et les graves bourgeois de Pon-  
t-a-Mousson s'endormaient heureux en  
songeant que là-bas, de leurs propres  
mains, leurs fils — futurs sous-préfets —  
sapaient par leurs bases les temples ou-  
verts à la prostitution clandestine.

On n'a pas notaires de village, ô caudices  
travailleurs des campagnes. Se peut-il  
que vous ignoriez à ce point les affinités  
secrètes qui existent entre les doctes  
serveuses et messieurs les escoliers ?  
On vantait la finesse, Jacques Bonhomme,  
et tu t'es laissé jouer grossièrement  
Bonhomme Jacques.

Mais n'anticipons point sur les évène-  
ments.

Deux jours avant la réunion, les or-  
ganisateurs Nitro-Glycérine et Philibert  
Largebord rencontrèrent sur le Boul'  
Miche, Desclauzas et lui annoncèrent la  
mise à mal de la Bavarde, Desclauzas qui  
se soucia fort peu des brasseries se  
consentait de leur faire ce discours :

Femmes, qui portez sacoches ; ser-  
veuses de Lyon, de Grenoble, de Mar-  
seille, de Bordeaux, de Nancy et même  
de Briançon, écoutez : Il s'agit de vous  
arracher vos érotiques prérogatives.

Dès huit heures du soir, les étudiants  
se dirigent par bandes du côté de la rue  
de Jussieu, quartier du Jardin des Plan-  
tes. La salle porte un nom charmant :  
l'Hermitage ; rien de Rousseau (Jean-Ja-  
ques pour les femmes sensibles). Parmi  
les étudiants, quelques peintres : Car-  
vin le Délicat, épris du nu idéal ; Le-  
grand à qui tant de petits amours doi-  
vent leurs mines souriantes ; Gauthier,  
un impressionniste qui a hérité de la  
palette de Manet ; le sculpteur Riffard,  
alliant la grâce parisienne de Grévin  
à la puissance attique de Michel-Ange.

A huit heures et demie, on ferme les  
portes. Tumulte, l'escalier est pris d'as-  
saut. Une femme rentre portant du  
charbon.

— Arrêtez-là ! crie quelqu'un, c'est  
une malheureuse fille de brasserie qui  
veut s'apponxier de désespoir.

La patronne de l'établissement (25 cen-  
times le bock) menace de fermer le gaz,  
si l'on ne se tait pas. Nuit complète. Le  
tapage redouble... Fiat lux. Madame ral-  
lume. Plus de cent étudiants sont de-  
hors ; on propose de se réunir dans  
le café. La porte du fond est enfoncée.  
On s'engouffre dans le jardin. Un jour-  
naliste sérieux, reporter du Paris à la  
craque, la pommade. Il veut voir, il veut en-  
tendre.

Les organisateurs Nitro-Glycérine et  
Philibert Largebord, parlementent. Ils  
sont éloquents. — C'est la nuit des dix  
sous ! crie quelqu'un.

Il pleuvait, il pleuvait toujours.  
Dans la salle on tente en vain de dis-  
cutter ; on a constitué un bureau. On fait  
remarquer que l'un des membres est  
étranger, allusion à Microsténé qui est  
plus grec que la prosodie de Lécote de  
l'Isle.

Le président déclare que ça ne fait  
rien.

La salle entonne.

Les peuples sont pour nous des frères !

Une dame à mes côtés fait cette ré-  
flexion : « S'il y a des gens de la Grèce  
au bureau, nous sommes frites. »

Une autre femme demande la parole.  
« D'où êtes-vous ? lui crie-t-on — Je  
suis de Bâle — Ne l'écoutez pas, inter-  
rompt Riffard, toutes les femmes de bal  
sont des sauteuses. »

— Puis, pourquoi a-t-elle quitté la  
Suisse ? reprend Gauthier, un pays si  
riche en pâturages ?

En vain, le président demande du  
silence.

M. Philibert Largebord a la parole :  
« Mesdames et messieurs... »  
C'est tout ce qu'il peut dire.

Un orateur lui succède : « Mesdames  
et messieurs... » même tapage, même  
insuccès.

— Enfin les brasseries trouvent un dé-  
fenseur. C'est un électeur. Il dit : « Si  
l'on ferme les brasseries, que fera-t-on  
des femmes ? »

Voix dans la foule : « On les aura au  
rabais ! »

L'orateur continue : « Si vous les chas-  
sez, les jeunes gens feront des choses  
honteuses. »

— Quelles choses ? précisez ! c'est une  
infamie !

— ... Puis les femmes se répandront  
sur les boulevards, dans les grandes  
rues, dans les petites rues... »

— Tant mieux, ce sera une concurren-  
ce loyale !

Le public redemande Philibert. Phi-  
libert reparait. A la vue de son visage  
candid d'éphèbe, portant lorgnon, le  
tapage recommence. Je descends, désap-  
pointé.

C'est alors que Microsténé, qui n'a  
amené ni son chien, ni sa tortue, ni son  
cochon d'Inde, prend la parole : Il dit  
des vérités à la Lapalisse ; on ne parle  
pas dans les brasseries comme on parle  
chez soi, devant ses père et mère, ses  
sœurs, ses frères, ses cousines. Il ajoute  
que s'il y a des femmes de brasserie  
c'est la faute des jeunes gens (prononcez  
Gènes genses). D'énergiques protestations  
accueillent cette péroraison.

Le président annonce que la liste des  
orateurs est épuisée, mais le bruit  
empêche de les entendre, ils vont re-  
commencer, on va avoir une série de  
discours b.

— Et la caisse, s'écrie quelqu'un.

On propose de verser la recette à la  
caisse de l'Union. (Non ! non !)

Chacun émet une motion : avec l'ar-  
gent couronnons une rosière de Duval.

Faisons une petite rente à une fille de  
brasserie dans le besoin. — Je propose  
qu'on boive des bocks avec — non !  
Versons-là au denier de St-Pierre.  
Cette proposition semble rallier le plus  
grand nombre de suffrages.

Un assistant vient de décrocher un  
drapeau tricolore. Je propose de des-  
cendre le quartier en monôme. Un  
monsieur sérieux s'écrit : « C'est de la  
fumisterie ; on a semblé vouloir abolir  
la prostitution, on lui donne un regain  
d'existence ! »

— Où est le mal ? s'écrie le peintre  
Gauthier. Pourquoi obliger ces femmes  
à changer de vie.

— Elles en ont l'habitude, riposte  
Carvin.

On entend les mots « vacherie ». Un  
polytechnicien appelle la brasserie :  
une halle aux viandes.

— C'est-t-honteux, crie une femme.

— J'ai parlé de halle aux viandes, non  
de halle aux cuis, reprend-t-elle. La  
femme répète : c'est-t-honteux.

— Méfiez-vous des liaisons dange-  
reuses, dit Ernest d'Orlianges.

On va voter sur les ordres du jour.

Le président lit le premier :

« La Jeunesse des Ecoles demande  
au gouvernement de supprimer les  
brasseries existantes ; de n'en pas au-  
toriser de nouvelles, ou tout au moins  
de faire respecter les règlements. »

— C'est trop sérieux !

Le président annonce qu'il ne lira  
pas un ordre du jour contenant une  
proposition politique. Il donne lecture  
de celui-ci :

— Messieurs, vous êtes sublimes : le  
sublime n'est pas de ce monde. Je vous  
dénie les vertus de St-Antoine. Je vous  
voulez vivre plus seuls que moi. Malheur  
à l'homme seul, fût-il saint. Vous n'ou-  
vrirez pas la porte de votre retraite à la  
belle pécheresse qui est Eve, mais si  
St-Antoine repousse Eve ou Eva, je veux  
dire la femme, je veux dire la vie, il a  
pour compagnon un cochon. Si vous  
chassez Margot, la fille du bock, alors où  
saint Antoine ! où prendrez-vous un  
cochon ?

Puis, toujours solennel, il s'éloigna.  
« Les brasseries de femmes seront  
décrétées établissements d'utilité pu-  
blique. »

— Au même titre que les colonnes  
Rambuteau ! crie quelqu'un.

Le bureau se rallie à ce dernier ordre  
du jour, parce qu'il faut bien se rallier  
à quelque chose.

On se sépare. Il est onze heures.

Le patron constate qu'une banquette  
a été brisée, que des chaises valides à  
midi sont complètement boiteuses le  
soir, que le plafond en papier peut s'é-  
crouler, qu'un cordon de sonnette est  
cassé, qu'un drapeau a perdu sa pique,  
et que lui — patron de l'Hermitage — il  
a perdu la tête. Il demande 100 francs  
de dommages-intérêts. Une dame offre  
cent sous.

L'arrangement est impossible.

Au milieu de la nuit, on discute en-  
core.

Ainsi, la voix de Philibert Large-  
bord et de son ami Nitro-Glycérine, la  
jeunesse a répondu. Il s'agissait de faire  
la guerre à la prostitution clandestine.  
Il s'agissait surtout de percevoir cin-  
quante centimes d'entrée.

Le but a été atteint — à rebours.  
N'importe, les assistants ont quitté la  
rue de Jussieu, et — pour protester jus-  
qu'au bout contre les brasseries de  
femmes — ils sont allés, respectueuse-  
ment, s'asseoir aux tables des brassé-  
ries de femmes.

Ils ont pu s'endormir contents, car il  
n'est rien de plus doux que la satisfac-  
tion du devoir accompli.

L. d'Asco.

#### LA "BAVARDE" A MOSCOU

Nous lisons dans le Figaro :

« Nous avons aperçu ici notre con-  
frère L. d'Asco, rédacteur en chef de la  
Bavarde. Il est très entouré. On se l'ar-  
rache. C'est un grand blond qui a les  
cheveux noirs. Il est de petite taille. Il  
a l'air distingué quand il est assis. Il est  
en pourparlers continus avec le Czar.  
Ce n'est pas la peine d'exposer sa vie et  
ses théories sur la légitimité pour se voir  
préférer un monsieur qui, somme toute,  
n'a pour lui que d'être le cousin de la  
petite d'Asco — que le Czar, toujours  
facétieux, appelle « la petite d'Aschiot. »  
« On croit savoir que ce d'Asco en  
question aurait des intelligences avec  
les nihilistes. Ce qui me console, moi,  
c'est qu'on ne pourra pas dire que j'ai  
la moindre intelligence avec quelqu'un. »

Albert Hongraz.

#### UNE PASSION PROFONDE

C'était en 1875, M. Georges de Beau-  
lieu, jeune homme qu'on citait pour les  
agréments de sa figure, rencontra dans  
le monde la marquise de Bringer, dont  
la beauté et les grâces faisaient sensa-  
tion.

La marquise avait à peine 18 ans, elle  
était mariée depuis 3 mois, et on la voyait  
néanmoins plus souvent sous le  
chaperon d'une vieille tante, que con-  
duite par son mari, qui, chasseur déter-  
miné, désertait volontiers les salons,  
pour courir les bois et battre les plaines.

M. de Beaulieu s'attacha d'abord à la  
jeune marquise par une conformité de  
goût qui les faisait l'un et l'autre, se  
rencontrer dans les mêmes lieux, et  
partager les mêmes plaisirs.

Peu à peu les lieux qu'il fréquentait  
lui semblaient déserts, quand la mar-  
quise n'y était pas.

M. de Beaulieu pensa alors qu'il était  
atteint d'une grande passion, et sa vie  
jusqu'à lors folle et inoccupée, devint  
sérieuse.

Une des grandes raisons qui faisaient  
croire à M. de Beaulieu qu'il avait dans  
le mari de la marquise, un rival peu  
dangereux, c'est que M. de Bringer  
chassait toujours.

Alors M. de Beaulieu s'occupa de se  
faire aimer de la jeune femme, il procé-  
da doucement, avec prudence, sans  
rien précipiter, ni rien donner au

compliments échangés, M. le marquis prit la parole.

— Monsieur, lui dit-il, vous faites la cour à ma femme, une cour suivie et dans toutes les règles.

— Monsieur le marquis, je vous prie de croire...

— Vous allez nier, je le sais, c'est l'usage; mais, Monsieur, j'ai des preuves, vous avez écrit et j'ai votre lettre... la voici... vous voyez, continua-t-il, j'ai la preuve...

— Madame la marquise ne vous a point trahi Monsieur, elle ignore, que j'ai votre secret, je lui ai dérobé cette lettre.

Le rouge de la colère anima le visage de M. de Beaulieu.

— Comment monsieur le marquis, vous vous êtes permis...

— Oui, je me suis permis... et je viens vous demander raison, monsieur, de votre passion, dont, encore une fois, voici la preuve.

— Puisqu'il est impossible de nier, je suis à vos ordres M. le marquis.

— C'est très bien, M. de Beaulieu; mais je vous prie de ne pas l'offense d'aujourd'hui, car vous ne nous battez pas à la manière accoutumée, Monsieur, vous me paraissez homme d'honneur. Voici ce que nous allons faire. Nous allons jeter nos deux noms dans un chapeau, et celui dont le nom sortira se brûlera la cervelle demain matin. Eh ! bien Monsieur, êtes-vous prêt, ou est votre chapeau, voulez-vous le mien ?

M. de Beaulieu accepta...

Le marquis écrivit son nom et celui de son adversaire, sur 2 morceaux de papier égaux, les pla d'une façon pareille, les jeta dans le chapeau et après les avoir mêlés et agités.

— Prenez un de ces billets, dit-il à M. de Beaulieu.

Celui-ci plongea la main dans le chapeau qu'on lui présentait, et prit un billet qu'il donna à son adversaire.

M. de Bringer le déplaça lentement, puis le montrant à M. de Beaulieu...

— C'est vous, Monsieur que le sort désigne, voici votre nom; il est 8 heures à votre pendule, demain à la main heure vous remplirez votre parole. J'ai l'honneur de vous saluer.

M. de Bringer fit un grand salut et sortit.

Quand M. de Beaulieu fut seul, il se demandait si tout cela n'était pas un songe. Mais hélas, il tenait encore dans sa main le billet qui contenait son arrêt de mort, il n'avait plus que 24 heures à vivre. Avant de se coucher, il visita sa boîte de pistolets, afin de s'assurer, s'il avait les instruments nécessaires à son supplice, puis essaya de dormir, mais ne put, la nuit lui parut un siècle.

Quand tout à coup vers 6 heures, son valet entra dans l'appartement, et lui remit une lettre qu'il ouvrit avec empressement.

« Monsieur, lui écrivait le marquis de Bringer, si vous tenez absolument à exécuter votre projet, je n'ai nul droit de m'y opposer; mais vous pouvez vous considérer comme libre d'agir à votre fantaisie, pourvu cependant que vous vouliez bien vous engager à quitter la France, et à vous marier dans 3 mois... »

— Germain... des chevaux... sans retard, s'écria M. de Beaulieu, je pars pour Londres.

A 3 mois de là, M. de Bringer trouva un jour, au milieu des journaux et des brochures qui encombraient la table de son salon, un billet de faire part qu'il lut tout haut.

« M. Georges de Beaulieu a l'honneur de vous faire part, de son mariage avec Miss Clary Lowe.

— Londres ce... »

— Ah ! M. de Beaulieu se maria, dit la marquise, j'en suis ravie, savez-vous, mon ami que c'était un rival, il m'a fait sa cour pendant 2 mois, enfin j'ai reçu de lui une déclaration très vive, et depuis je n'en ai plus qu'à parler. Il faut que je vous fasse voir sa lettre.

— C'est inutile, ma bonne amie, vous savez bien que je me suis fait une loi de ne jamais m'occuper de vos secrets. Gardez cette lettre, je ne veux pas la voir. Mais souvenez-vous toujours cependant que les hommes tiennent rarement ce qu'ils promettent, et que tel qui jure de vous sacrifier sa vie, s'il était pris au mot, ferait comme M. de Beaulieu, irait se marier à Londres.

— PYROLLE.

## SILHOUETTE d'une demi-mondaine

### JEANNE LA BRUNE

Oh ! c'est triste de voir s'enfuir les hirondelles. Elles s'en vont, là-bas, vers le Midi doré.

Gamiani qui est un exquis poète, commence ainsi l'histoire de Jeanne la Brune. Il la dépeint avec des phrases qui sont des strophes. Il lui prête des vertus nombreuses; il dessine ses traits d'une main amoureuse; Jeanne la Brune a des ailes. Oh ! ces imaginations de poète !

J'ai reçu maintes fois des silhouettes ébauchées, œuvres malades, de courtes méchantes, souvent même de noires vengeances. Il m'a pris un profond dégoût pour l'humanité. Ces colères d'amants éconduits ont quelque chose de lâche qui écœure. Combien j'aime mieux le récit amoureux, trop coloré, trop pur, mais où l'on sent l'âme débordante. C'est la légende d'une femme non regardée, mais contemplée. Cette bouffée d'air pur après ces émanations de fanges; quelle volupté secrète dont se sent, peut-être, je le sais les exquises troublantes.

Jeanne la Brune, le poète Gamiani est digne de vous. Et si je l'en croyais, je pourrais dire: Vous êtes digne de lui !

Ce nom populaire: Jeanne, souligné par la nuit de ses cheveux est la première pensée du tableau. Et dans un lyrisme que la vingtième année excuse, Gamiani écrit: Grande, admirablement conformée, poitrine d'amazone, figure régulière, douce et grave comme en

peignait Raphaël quand il songeait à la Fornarina, sous des cheveux frisés à la chien qui retombe sur le front, des yeux bleus qu'un sourire discret tempère. Je ne sais qu'un de mutin et de franc, de moqueur et de confiant, à la fois qui charme. Pieds cambrés de race, petite main potelée qu'elle sait admirablement faire et qu'elle laisse admirer. Au demeurant, ce qu'on est convenu d'appeler une bonne fille, ayant le cœur sur la main. Ne serait-ce pas le cas de lui dire, alors, avec Musset:

« Rien qu'en ouvrant votre main vite,  
Vous pouvez donner un trésor. »

Physiquement, c'est la femme: j'en laisse la responsabilité au peintre. Et ce peintre là me semble être sérieusement épris du modèle.

Jeanne la Brune naquit en plein midi. Le soleil fait couler dans ses veines un sang brûlant. Elle aime et l'on peut dire avec Plutarque: « qu'elle fût un enfant à crédit ». Mais l'ycirque n'est plus là pour demander que la ville adopte les enfants ainsi conçus. Au reste, elle aime le cher enfant. Elle le mangea de caresses et ce fut avec un morne désespoir qu'elle se pencha une nuit, accablée, sur un berceau vide.

L'enfant mort, le père partit.

Une lèvre qui a aimé, aimera toujours. De nouveaux baisers essayèrent les anciennes larmes. Jeanne la Brune eut toutes les passions. Le théâtre l'attira: Musicienne, avec une voix manquant d'ampleur, mais d'un timbre agréable, elle eût pu espérer des succès. Elle eut la sottise de préférer la sacoch.

Reine de brasserie. Je préfère encore les reines de théâtre. Par exemple, sentant s'éveiller en elle la mère en deuil, elle débuta dans une brasserie modeste, près du Cirque. Mais Philo était sa compagne. Une querelle survint, Philo le malheur d'être jalouse. Elle partit très loin, chez Métyvier, mais on l'y retrouva. Je l'ai revue au café du Cirque.

Tel est ce profil banal, étant honnête. En toute sincérité, il me coûtait de raconter cette candide odyssée d'une femme désabusée.

Ledemi-monde est un étrange monde. Il est pénétré d'un mélange énigmatique. Que vient faire cette physionomie saine dans ce milieu impur? Pourquoi cette naïve jeune femme dans ce tourbillon?

Pourquoi?

Je laisse à l'impénétrable destin, le soin de me répondre. Mais je souhaite pourtant que sa réponse soit douce à cet oiseau du midi, égaré dans les brumes du nord.

NESTOR.

## MON DÉPUTÉ

Mon Député n'est pas méchant;

Il ne tua jamais personne;

On dit qu'il fait le chien couchant,

S'il mordait il serait méchant;

Il s'arrondit comme une tonne;

Mais il ne se fait que bon sang,

C'est parce qu'il n'est pas méchant.

Mon Député n'est pas méchant;

Il ne prend jamais la parole;

On rit de le voir si prudent,

C'est qu'il n'a pas le mot méchant.

S'il ne fait un discours frivole

Comme tant d'autres en font tant,

Gloire à lui qui n'est pas méchant.

Mon Député n'est pas méchant;

On le juge un peu ridicule;

Mais s'il n'attaque ni défend

C'est de peur de sembler méchant;

Il n'avance ni ne recule

Il n'est inscrit sur aucun camp,

Pour n'être à personne méchant.

Mon Député n'est pas méchant;

Il donne à chaque ministère

Son vote avec un soin touchant.

Il croit qu'il n'est rien de méchant

Sur l'eau, dans l'air et sur la terre

Puisque son bien va s'accroissant:

C'est un cœur d'or! Oh! pas méchant!

Mon Député n'est pas méchant;

S'il nous laissait charger de chaînes

Pour suivre un régime triomphant,

C'est qu'il ne sait être méchant.

— Mais aux élections prochaines

Nous le renverrons à son camp,

C'est alors qu'il sera méchant!

PONTSEVREZ.

## MORT DE CLARION

Une figure populaire vient de s'effacer. Clarion est mort. Clarion était l'incarnation vivante de la foule; il était le maître de la multitude. Il s'appelait la Réclame.

Il distribuait tous les prospectus imaginables, au coin des rues. Il se fit le colporteur grotesque du pufisme. Avec ça, un nom bizarre; Clarion, une sorte de fanfare. Un dérivé bâtarde de clairon, musique des renommées payées.

Il gardait le masque souriant de l'homme qui sait trop de choses. Il riait pour ne pas pleurer. Il fut un digne citoyen.

Ministres, députés, ambassadeurs, fumistes, sénateurs, marchands de chaussettes, artistes peintres, épicier, magistrats, généraux, vétérinaires, aracheurs de dents, journalistes, financiers, vous tous enfin qui vivez de la

réclame; qui n'existez que par le pufisme, débiteurs de denrées sophistiquées, porteurs de consciences interlopes, vous tous qui chantez ou faites du chantage, inclinez-vous: Clarion est mort.

Et joncez au cimetière son tombeau de prospectus commerciaux et de bulletins de vote: ces prospectus politiques.

L. d'A.

## LYON CANCANS ET POTINS du Demi-Monde

### LES BAS

Jenny Merluchon, Annette Bassin, Joséphine la Plantureuse, Annette Grevinette, Marguerite Méphisto, Anna Oberley, Fanny Bombance, Rachel Mignon, etc., nous sauront gré de continuer à emprunter à l'Art de la Femme des études sur le costume féminin. Cette fois, il s'agit des bas :

Autrefois, les bas blancs en filotelle étaient la dernière expression du goût et de l'élégance. Musset célébrait le « bas blanc bien tiré ». Aujourd'hui que nous sommes toutes artistes ou coloristes, nous n'aimons plus que le bas de soie de toutes couleurs. Il n'y a plus guère qu'à la campagne, en plein été, que nous supportons le bas de fil pour sa fraîcheur.

Les bas portés par les excursionnistes, qui escaladeront crânement les cimes alpêtres, sont en soie écossaise. On se choisit les nuances du clan préféré, d'après les romans de Walter Scott. En costume de chasse, des bas à côtes, chauds et élastiques; en habit de cheval, des bas de soie noire unis.

Les fantaisistes ont des bas de soie grise, à carrés de guipure, des bas pagode bruns, à dessins bleus et blancs; des bas bleu pain, sur le dessus desquels est brodée une flèche d'or qui passe à travers des anneaux d'argent; des bas de soie noire à broderie de perles cachemire; des bas de soie rouge à entredeux de valenciennes; cramoisis avec un cou-de-pied en vieille guipure; vert d'eau entre lacés d'un serpent, bas d'Éve, ceux-là; noirs à flammes rouges et fourche satanique. Les jambes engorgées appellent les rayures longitudinales; les légitimistes choisissent des bas de soie blanche fleurdelisés; en canicule, on aime le bas de fil très frais, sur lequel se jouent des poissons d'argent.

Il faut assortir le bas de ville au costume, en nuances sombres, grenat, bleu indigo, loutre, vert-facteur, bronze; les coins seuls sont brodés et sobriement encadrés.

Les bas Pompadour, Watteau, ou les roses abondent, sont destinés à la grande toilette et au costume extra-élegant que l'on peut porter chez soi, à son jour, sans crainte d'éclipser ses visiteuses.

La toilette de bal emporte des bas d'une grande richesse; on les nuance d'après la robe; ils sont brodés au plumetis ou à jours du haut en bas. Avec une robe blanche, des bas blancs à fleurs, à dessins arabes, nubiens, égyptiens. Les noirs, qui doivent accompagner les robes castillanes, ont des broderies légères en jais ou soie multicolore; on les poudre aussi d'or ou d'argent, de perles fines, d'émeraudes.

La brasserie du Coq-Noir a fait une drôle d'acquisition.

Pour remplacer Angèle, on a fait choix d'une biche qui a nom Lucy et arrive de Paris.

Lucy a habité notre ville, il y a quelques années. Elle avait alors pour protecteur un gargon de café dont elle ne pouvait se débarrasser. Pour mettre fin à cette liaison qui lui déplaisait, elle ne trouva rien de mieux que d'entrer dans un couvent de la capitale où elle a séjourné huit mois.

Elle a rapporté de ce pensionnat d'ingénues, une chemise de soie et un jupon de soie rose qu'elle montre à ses clients. Telle est l'étrange collègue donnée à Maria Risquons-Tout et à Henriette Qu'est-ce-que-je-risque.

La Scala est assez fréquentée par nos épinglées; jeudi, on pouvait y voir; Jenny Lavache, Marie Brut, Marguerite Kaillou, Alice, Blanche Tête de-Singe, Phémie.

Vendredi, Jeanne Confort et Marie Planche-à-Pain.

Au Casino, samedi, Mathe la Blonde, qui adore la Bavarde, Blanche, Marie Planche-à-Pain, Alice, Marie Brut, Marie Boutteiller, Lucy la Folle, Maria Risquons-Tout, Miss Mary.

Mademoiselle Alcazar s'est offert, samedi dernier, une entrée au concert d'amateurs qui a eu lieu au Guignol de l'Argue.

Elise Chapuis a été vue se promenant à minuit, rue de la République, au bras d'un vaillant guerrier.

Nous avons Ida Ténor, maintenant nous allons avoir Fonfon Baryton. La belle a un sérieux caprice pour notre baryton actuel, elle a commandé deux douzaines de gants spécialement affectés à l'usage du théâtre. Chaque soir, elle en éclate une paire pour applaudir le chéri de son cœur. C'est surtout lorsqu'elle parle de lui que l'amour qui remplit son cœur déborde à flots.

Esprons qu'à l'exemple d'Ida, elle sortira victorieuse de la campagne qu'elle entreprend.

La Taverne de l'Est devient une brasserie pschutt.

Nos belles princesses du High-Liff assiégent les tables de la somptueuse Marguerite Méphisto. Ainsi, vendredi soir, on y voyait réunies: Jeanne Confort, Jeanne Childebert, Marguerite la plus souriante des Kaillou, la suave Juliette, Marie Planche-à-Pain, la gen-

tille Marcelle Abel, Ida Ténor, Marie Brut, etc.

Nos demi-mondaines, habituées des salons Berthoux, ont été complètement la fermeture pour cause de décès, du café de M. Daumale. C'est pourquoi nos biches s'étaient répandues dans les brasseries.

Les deux Jeanne: Childebert et Confort, ces deux sémillantes princesses du High-Liff, ordinairement si tendrement unies, sont brouillées depuis mercredi.

Les motifs en sont si peu sérieux, que nous croyons que la paix sera bientôt signée.

La grande Anna Nabab, qui fit autrefois les délices de la Nuée-Bleue, va souvent faire des excursions dans les vignes du Seigneur. Ainsi, jeudi dernier, à une heure du matin, à la suite d'un pèlerinage un peu long, on a dû la ramener à son domicile dans un état qui indiquait qu'elle n'avait pas bu que de l'eau. Mais il y a eu un très-joli quiproquo.

Anna avait été conduite jusqu'à la station des voitures de place, aux Cordeliers. Lorsqu'on voulut la mettre en fiacre, un rassemblement se forma. Au même moment arrivait Nini Grange, qui était dans le même fi. On prit pour l'autre, et ce fut Nini qui fut placée dans la voiture. O Jenny Bidet, tu n'es plus que de la saint Jean auprès de ces Hébé.

Nos belles petites savent qu'il est pschutt de se montrer à la musique de Bellecour. Aussi chaque jour y font-elles une courte apparition.

Vendredi, tout un essaim: Adrienne Roux, la jolie Pomponnette Jenny Merluchon, Ma Mère m'attend, Adèle Desanges, la signorina Amélie, Jeanne Confort, Marie Brut, Marie Mayor, Ida la Valentinienne, Marie Planche-à-Pain, Henriette Bérange, Alice la Boulotte.

Samedi, elles étaient aussi nombreuses: Fonfon, Jeanne Perrin, Amélie l'Italienne qui se promenait avec Jenny Merluchon, Jenny Lavache, Jeanne Confort venue en coupé avec Marie Planche-à-Pain, Marthe, Marie Matossi, Céline Decurtyl, Théo, Ma Mère m'attend et Marie Mayor qui n'ont fait que paraître, Clémentine Grosjean et Adrienne Roux, venues au moment où le chef d'orchestre battait la dernière mesure.

Les représentations des Célestins sont très suivies. Nos belles biches vont à tour de rôle applaudir le baryton Morlet.

Mercredi dernier, nous y avons vu: Fonfon, Lucy Maia et Jeanne Confort.

Jeudi, à la dernière de *Gillette de Narbonne*, on y remarquait Fonfon, Jeanne Perrin, Lucy Maia, Ida Ténor, Jeanne Confort, Jeanne Childebert.

Vendredi, à la reprise de *la Mascotte*, beaucoup de catapulteuses, parmi lesquelles: la mignonne Fanny Bombance, en joli costume bleu avec un chapeau garni de mandarines; Victoire Boudet, en bleu avec capote mignonne; Fonfon, en noir; Jeanne Perrin, costume vert foncé à bouquets, qui laisse à désirer sous le rapport de l'élégance; la jolie petite Marie Gratton, robe mordorée et corsage velours grenat; elle se promenait avec la suave Juliette, en noir; Léonie Chapuis, costume à bouquets, et enfin Mathilde Bellecour, jupe vieill or à bouquets et corsage velours grenat.

Samedi, nous avons aperçu: Ida Ténor Putiphar, avec son inséparable amie Jeanne Childebert; Céline Decurtyl, Henriette Kaillou, Marie la Petite Poupée, Lucy Maia, Clémentine Sardine, et enfin les deux lectrices de Belot: Jeanne Perrin et Fonfon.

La charmante Pomponnette Jenny Merluchon ne manque pas un jour d'aller taquiner la veine au Casino de Charbonnières. Nos reporters, lancés à l'affût de renseignements, ont appris que cette biche n'avait pu se rendre au concours hippique, par suite d'une légère indisposition, ce qui avait fait croire que la belle était retenue chez elle par un protecteur trop jaloux.

Nous apprenons que la charmante Blanche Tête de Singe vient de renouer avec son nabab. Espérons que rien ne viendra plus troubler le ciel pur de leurs amours.

Marie Matossi a arboré, ces jours derniers, un manteau de soie à dessins, fort riche, il est vrai, mais qui lui va fort mal. Ses petites amies, qui l'ont vue, le soir, chez Berthoux, n'ont pu s'empêcher de lui faire remarquer son mauvais goût. Changez vite cela, Madame.

A la première représentation de *la Belle Gabrielle*, il n'y avait que trois demi-mondaines: Clémentine Grosjean, en costume brigue; Léonie Matricon, en bleu, et Marie Bourgoïn, en gris. Il faut croire que nos épinglées n'aiment pas beaucoup le drame.

Samedi, Juliette la Suave conduisait elle-même, avec une crânerie superbe, un phaéton.

Les cavaliers qui l'accompagnaient applaudissaient à la grâce avec laquelle elle menait son attelage. Le soir, la belle est allée à Charbonnières.

Une Hébé qui a autrefois brillé à la brasserie de l'Époque, vient d'être découverte au quartier Latin par un de nos reporters. Emma sert des bocks à la Nationale. Elle déclare que de Lyon elle ne regrette que les aimables jour-

alistes qui fréquentaient sa brasserie. cssieurs, reconnaissez-vous!

Deux épinglées, ayant fait leur apparition dans le demi-monde lyonnais, ont passé comme des météores, désorientées, vendredi et samedi, par

Nous parlons de certaine Augustine, bien connue des beaux militaires du 5<sup>e</sup> chasseurs en garnison naguère à Valence.

Cette biche, qui répondait au doux nom d'Irma la Valentinienne, a fui le soleil lyonnais pour aller prendre sacoch à Carpentras.

Il est bon d'ajouter que cette hétéra est en rupture de contrat et que la propriétaire n'a pas voulu la laisser sortir avant de lui avoir payé la somme de 600 francs qui lui était due!

Louise Ollagnier nous est enfin revenue. Cette biche, dont nous n'avions plus entendu parler, a été vue l'autre jour à la brasserie Joandot, où certainement elle allait rendre visite à son intime amie Joséphine Bernard, célèbre par ses formes plastiques.

Nous avons des nouvelles de l'illustre Cloco, la mouche empoisonnée qui a brillé un instant dans le demi-monde lyonnais.

Cette impure est actuellement à Bruxelles, où elle a reçu la visite de son atesse la Déche.

Il paraît qu'elle n'a pas trouvé là bas une Annette Grevinette pour lui fournir sa garde-robe.

Jeudi dernier, à la Scala, la petite Brigitte a été l'héroïne d'une scène comique qui a failli un instant tourner au tragique.

Cette Hébé était assise aux fauteuils, lorsque, tout à coup, elle vit entrer dans la salle, un jeune monsieur sur lequel elle a des droits, qui donnait galamment le bras à une femme; Brigitte pâlit; puis, appelant le gargon, elle traça quelques mots sur une carte qu'elle fit porter à l'infidèle.

Il est probable que la missive n'était pas assez énergique, car elle ne produisit aucun effet. La jeune biche exaspérée se leva et allant droit vers le coupable, elle lui appliqua, sur la joue, un maître soufflet, lui désignant ensuite la porte.

Le monsieur ne se le fit pas dire deux fois: il battit en retraite, accompagné par les applaudissements des spectateurs.

Elle a de l'énergie, la petite Brigitte!

Jeudi dernier, il y avait salle comble à la Scala, nos demi-mondaines s'étaient empressées d'aller applaudir Chailier et Mlle Kaiser.

Parmi les belles impures présentes, nous avons remarqué: Hermine Gilon en compagnie de son amie Marie Boutteiller, toutes deux étaient en noir.

La grande Lina avait arboré un chapeau à larges bords, jupe à carreaux et tunique velours loutre.

Jeanne Perrin était dans une loge. Lucy Bernard, qui grossit toujours, était en toilette grise, pèlerine noire. Elle était en compagnie d'Adrienne Jumeau qui, paraît-il, fait sa rentrée officielle dans la bicherie lyonnaise.

La grosse Louise qui réprimandait publiquement sa bonne, Marie Gauthier, en jolis toilettes. Pauline Bac, joli costume et plus jolie capote. Henriette Qu'est-ce-que-je-Risque, était aussi présente, ainsi que Maria la Boulotte, qui a toujours les yeux fatigués, ce qui l'oblige à porter binocle. Enfin, Brigitte et Phémie.

Vendredi dernier, aux Charpennes, on constatait la présence de deux serveuses de bocks, en rupture de tablier: Margot de la Grotte et Nini Grange.

Ces deux charmantes biches ont profité de leur jour de sortie pour s'offrir une véritable noce, qu'on en juge: Après s'être fait condairieu... tramway, elles sont entrées chez un charcutier où on leur a servi 35 centimes de saucisson qu'elles allaient manger dans un petit cabaret, leur modeste repas arrosé par un litre de petit bleu. C'est fini, terminée, elles rentreront toutes heureuses à Lyon, plus contentes que si elles étaient sorties de chez Matossi ou de chez Berthoux.

Parlez-nous de femmes pareilles, elles ne coûtent pas cher d'entretien!

Est-ce que Adrienne Mascotte aurait commis un détournement de mineur, que l'autre jour, à la Grotte, elle ne parlait que de commissaire de police.

Et nous qui croyions qu'elle ne choisissait ses amis que dans le corps des cuirassiers!

Henriette, l'ex-Hébé de la Nuée, va rendre de très fréquentes visites à son amie Antoinette, l'artiste actuellement à l'Époque. Nous ne l'en blâmons pas, mais elle ferait bien d'y moins bavarder sur le compte de ses petites amies, surtout de celles qui lui ont rendu des services.

Mesdames, n'employez jamais des mes-sagères pour rendre visite à vos amis.

Une petite camarade de Brigitte, étant malade, la pria d'aller porter une lettre à son ami. Elle s'est si bien acquittée de sa commission, que ce dernier, en récompense, lui a fait cadeau d'un chapeau de 25 francs, d'une paire de bottines de 22 francs et de plusieurs bijoux d'une provenance étrange. Il y a ajouté une robe qui avait été commandée pour l'amie trop confiante.

Elle va bien la petite Brigitte.

Ces jours derniers, qui donc attirait Marie-Louise Robert, aux aqueducs de Bonnant? Amour et mystère, n'est-ce pas, belle biche?

Dimanche, régates à Fontaine-sur-Saône.

Nos tendrons y seront, tout le bataillon veut admirer ces torses nus, ruisselants au soleil et faisant saillir les muscles à fleur de peau sur les bras vigoureux



